

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication**

Les différences culturelles dans le monde du cyclisme entre la Flandre et la Wallonie

Auteur : Antoine Alexandre

Promoteur(s) : Benoît Grevisse

Année académique 2021-2022

Master en communication à finalité spécialisée : E.J.L.

Remerciements

Mes premiers remerciements vont à mon promoteur, le Professeur Benoît Grevisse. Merci à lui pour sa patience, sa confiance et ses conseils. Les interactions n'ont pas dû être nombreuses mais m'ont toujours remis sur le droit chemin.

Je tenais ensuite à remercier toutes les personnes que j'ai pu rencontrer ou interviewer pour l'élaboration de ce mémoire. Alors merci à David Boucher, David Hottias, Loic Hennaux, Lucas Van Hout, Zélie Graux, Samuel Grulois, Julien saremans, Jean-Marie Maeck, Baptiste Snoecks, Jonas Creteur, Peter Van Petegem, Laurens Huys, et tous les autres.

Un merci particulier à mon chef de rédaction Jérôme Nellis pour m'avoir libéré tout juste à temps pour que je puisse rendre ce mémoire.

Merci à ma fidèle relectrice, ma mère Bénédicte Heughebaert, qui m'a toujours aidé pendant ces deux années à l'EJL. Et merci à mon père, Bernard alexandre, pour son soutien logistique jusqu'au dernier moment.

Merci à Valentin Brack, pour sa motivation partagée quand nous étions tous les deux en galère.

Et le dernier mais pas des moindres, merci à Pierre Buchkremer, à qui je dois beaucoup, et qui m'a pris sous son aile depuis notre première rencontre. C'est aussi grâce à lui si j'en suis là aujourd'hui. Merci pour ces moments de partage, sans compter.

Table des matières

1. Introduction.....	4
2. Cadrage théorique.....	4
A. Le cyclisme en Belgique.....	4
B. Le cyclo-cross.....	6
1. En Flandre.....	6
2. En Wallonie.....	6
C. La piste.....	7
1. En Flandre.....	7
2. En Wallonie.....	7
D. Les écoles de jeunes	7
E. Le Tour des Flandres.....	7
F. Les médias	8
G. La presse magazine.....	8
1. Avantage et inconvénients	9
2. La presse magazine cycliste en Belgique francophone	9
3. Sport Foot magazine.....	9
4. Le cas d'Eddy	10
3. Défense de mes choix.....	10
A. La démarche	10
B. Les sujets	12
C. Les angles	13
D. La forme.....	14
E. Le style.....	15
4. Les difficultés.....	15
5. Réflexion personnelle.....	16
6. Conclusion	17
7. Bibliographie.....	17

Introduction

La Belgique, terre de cyclisme. Vraiment ? C'est ce qu'on entend partout en tout cas, quand on parle avec des étrangers amateurs de la petite reine. En l'observant de l'intérieur, on remarque que le pays est scindé en deux, pour cela aussi. Le cyclisme est un sport qui avance à deux vitesses en Belgique. D'un côté, la Flandre, réelle berceau et moteur du sport. De l'autre, la Wallonie, à la traîne. J'ai voulu plonger dans la culture et l'identité du pays pour en découvrir les conséquences sur le développement et la pratique du cyclisme. Je vous y emmène à travers 5 chapitres, 5 articles abordant le cyclo-cross, la piste, les équipes de jeunes, les médias et les classiques flamandes.

Cadrage théorique

A. Le cyclisme en Belgique

La Belgique est réputée dans le monde entier pour être une terre de cyclisme. Les résultats de ses champions depuis l'avènement du sport et la renommée de ses courses en sont les deux principaux vecteurs. Seulement, depuis les années 70, on remarque un schisme au sein même du cyclisme belge. Or, en 1970-1971 a eu lieu la réforme de l'État. A partir de là, le sport est devenu une compétence communautaire. Chaque communauté a donc dû commencer à gérer sa politique sportive de manière indépendante, ce qui a créé de sérieux écarts. (Leterme, 2017)

La Flandre prenant une nette avance sur la performance. Il y a d'abord une sérieuse différence d'argent dépensé dans le sport. Afin de mettre en place sa politique, le ministère dispose d'un budget de 14,848 millions euros pour l'année 2020. Pour mettre en place sa politique, le ministère flamand profite d'un budget de 24 millions d'euros. Ce qui a eu pour conséquence un déséquilibre au niveau des infrastructures notamment. Un simple exemple en cyclisme sont les vélodromes et les ravel, bien plus présents en Flandre.

N'oublions pas la renommée du sport cycliste. Il est clair qu'il y a moins de passion et d'intérêt pour le cyclisme en Wallonie. Cela joue donc aussi sur des chiffres suivants comme le nombre total de licenciés chez les jeunes. 25 500 licenciés en Flandre en

2010 pour même pas 3000 en Wallonie. (Brissonneau, Defrance, Fincoeur, Lentillon-Kaestner, 2009)

Les organismes régionaux dédiés au sport fonctionnent aussi différemment. L'Adeps ne fonctionne pas de façon totalement indépendante, au contraire de sportvlaanderen. (Monnaie, 2020). En cyclisme, elles possèdent chacune une équipe professionnelle ainsi qu'une équipe de développement. La particularité, c'est qu'en Flandre ce ne sont que des flamands et qu'en Wallonie, on retrouve des wallons, des flamands et même des étrangers.

Au niveau des contrats professionnels attribués par ces organismes, on en compte, au total, 20 en Wallonie pour 35 en Flandre. Quand on jette un œil au cyclisme, c'est du 13 contre 0. Notez que les cas concernés sont tous issus du cyclisme sur piste. La raison, le cyclisme sur route, le VTT et le cyclo-cross sont des sports économiquement développés où des équipes payent directement des salaires aux coureurs. Sur piste les compétitions majeures ont toujours lieu sous les couleurs du pays.

Le SPLISS (Sports Policy factors Leading to International Sporting Success) est un organisme qui étudie les politiques sportives à travers le monde pour pouvoir avoir des arguments quant aux réussites sportives. La Belgique fait partie des pays étudiés et ses résultats ne font pas partie des premiers de classe. C'est ce que Veerle de Bosscher (professeure à la VUB et coordinatrice de l'étude SPLISS) soulignait dans un article pour le soir. « La Flandre pense au développement du sport de haut niveau de manière stratégique en investissant dans les neuf piliers ». (Van de Weyer, 2018) Elle évoquait aussi le fossé qui réside et s'accroît entre la Wallonie et la Flandre. L'étude se fait par le biais de 9 critères, à savoir le soutien financier, la structure et l'organisation, la participation sportive, l'identification des talents et le système de développement, le soutien financier au haut niveau, les équipements sportifs de haut niveau, la formation des cadres, les compétitions nationales et internationales et enfin la recherche scientifique et l'innovation .

B. Le cyclo-cross

1. En Flandre

Le cyclo-cross est inscrit dans les gènes de la Flandre. En hiver, ils sont des centaines de milliers à se déplacer chaque week-end pour aller assister aux différentes compétitions. En 2007, date du record d'assistance sur un cyclo-cross, ils étaient plus de 60 000 spectateurs à être présents aux championnats du monde à Hoogdele-Gits. Si le sport n'est pas apparu en Flandre, mais bien en France, le nord du pays l'a très vite adopté. La Belgique était le deuxième pays au monde à organiser un championnat national. C'était en 1910. Depuis, le sport a explosé et les grandes compétitions s'enchaînent. La Flandre est le centre névralgique du sport et compte actuellement 17 compétitions majeures. 3 en Coupe du monde (Dendermonde, Overijse, Anvers), 5 en challenge superpresitge (Ruddervoorde, Merksplas, Gavere, Heusden-Zolder, Diegem) et 9 au challenge X20 Badkamers (Audenarde, Courtrai, Loenhout, Baal, Coxyde, Herentals, Hamme, Lille, Bruxelles). Toutes ces courses ayant des dérivées pour les juniors, espoirs et femmes. A la télévision, l'audience représente plus de 600 000 téléspectateurs en moins de 4 mois. (Scheerder, Lagae, Boen, 2011).

La Flandre connaît une longue liste de champions et champions du monde, dont les plus connus sont Sven Nys, Wout van Aert, Eric de Vlaeminck et Sanne Cant.

2. En Wallonie

Chez nous, le nombre de compétitions est nettement inférieur. Il comptait jusqu'à cette année une seule manche de coupe du monde à Namur. Ce ne sera plus le cas cette année puisque la citadelle sera le cadre des championnats d'Europe. Pour les professionnels, il n'y a pas d'autres courses. Dottignies (2013) et Spa (2017), s'étant éteints au cours de la dernière décennie, faisaient partie des plus grands challenges. Les autres compétitions, ce sont des challenges amateurs comme le Henri Bensberg qui comporte 6 manches (Libramont, Orp, Malmédy, Banneux, Flémalle, Waremme). Il y a désormais aussi le CX Challenge Bikes Namurois avec 14 rendez-vous prévus cette année.

Au niveau des coureurs, en plus de 110 ans, la Wallonie n'a jamais connu un champion de Belgique.

C. La piste

1. En Flandre

La piste en Flandre est surtout connue pour les 6 jours de Gand. Un événement qui a lieu chaque année en novembre et qui rassemble les plus grands champions du monde dans une ambiance folklorique. Le Kuipke, le vélodrome de Gand est d'ailleurs le seul couvert en Flandre. Mais plus pour longtemps car celui de Zolder est en construction. La Flandre dispose aussi de 9 vélodromes ouverts, à Peer, Anvers, Hulshout, Ostende, Affligem, Bruges, Rumebeke et Borsbeke.

Au niveau de ses champions, on ne compte plus les médaillés aux grands championnats tels que Jolien D'hoore, Lotte Kopecky, Kenny de Ketele, Moreno De Pauw,...

2. En Wallonie

La piste en Wallonie, c'est anecdotique. Il existe deux vélodromes, en plein air. Un à Rochefort et un à Rocourt. Quelques compétitions y ont lieu pour les jeunes. Sinon, elles sont louées pour des événements privés. La Wallonie n'a encore jamais connu de réel champion. Le meilleur résultat est celui de Thibaut Bernard, cette année en 2022, 10^e en poursuite aux championnats d'Europe.

D. Les écoles de jeunes

Comme dans tous les sports, le cyclisme pour les jeunes est un lieu de concurrence. Il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus. Ce qui peut créer des rivalités, parfois au sein même des équipes. Là aussi, il y a un fossé entre la Flandre et la Wallonie. Au nord, la fédération connaissait plus de 25500 licenciés au total en 2010, pour même pas 3000 au sud.

E. Le Tour des Flandres

Pour un article sur le Ronde, Vandenhoute, un des responsables du Ronde van Vlaanderen disait : 'Le Tour des Flandres est un mythe, un phénomène, une émotion, un drame. C'est de l'héroïsme, des pavés ardues, des montées qui te font mordre la poussière alors que le printemps flamand a déjà usé les muscles. Le Tour des Flandres,

c'est une fête en Flandre, une fête populaire de l'admiration, du mépris et de l'émerveillement. »

Le Tour des Flandres est donc bien plus qu'une course cycliste. Les champions sont portés en héros, en symbole de l'abnégation et du symbole des flamands. Ils en sont les exemples pour tout un peuple. Ils montrent qu'en travaillant dur, on peut monter les échelons, y compris ceux des classes sociales. De là est né le terme flandrien. Tous les ans, ils sont près de 800 000 à assister à la course. Le mythe du lion des Flandres y est aussi rattaché. Celui sur les milliers de drapeaux, mais aussi par Johan Museeuw qui en a gagné le surnom. Il est le renforcement l'exposition de la culture et de l'identité flamande. Son message politique est transporté. (Dejonghe et Lagae, 2012)

F. Les médias

Dans le sport, les médias jouent un double rôle. Ils doivent entretenir un lien économique et puis un lien social. Le sportif comme le journaliste a un rôle, un statut à défendre. Le but est de faire gagner les deux côtés. (Popescu-Jourdy, 2009) Le journaliste, les médias ont un moyen de pression sur les sportifs, desquels il est beaucoup plus facile de dresser le portrait d'un échec que dans les autres branches du journalisme. Le cyclisme en Flandre, c'est 1 million de spectateurs chaque année rien que pour le tour des Flandres et plus de 500 000 à la TV. Un week-end, c'est plus de 200 articles sur le cyclisme.

G. La presse magazine

La presse magazine est apparue, sous la forme que nous connaissons aujourd'hui à la fin du 19e siècle. C'est grâce à l'arrivée du développement de la photographie que le journalisme de terrain et au long court a pu se développer. Les magazines ont évolué et se sont au fur et à mesure spécialisés dans leurs contenus, visant un public de plus en plus particulier.

La presse magazine ne s'adresse pas au public, mais à des publics. Contrairement aux quotidiens, qui doivent s'adresser à un public très large, le magazine choisit le sien. Il

s'adresse à des lecteurs en fonction de leurs caractéristiques biologiques et socioculturelles, ou de « pôles d'intérêts ». (Feyel 2001)

Gilles Feyel parle du terme « contrat de lecture » pour expliquer la relation que tient un magazine avec son public. Il ne cherche pas à le fidéliser. Le magazine choisit son public et les lecteurs choisissent leur magazine. Cela se fait en fonction des caractéristiques telles que les visuels, les thèmes, les sujets, les angles mais aussi le style et la forme. (Feyel, 2001)

Mais c'est aussi une avant-garde, une manière de traiter l'info au long court, que les autres médias ne connaissaient pas et qu'ils se sont appropriés à leur manière. C'est sa force, c'est lui qui est à la base de ça. On a moins envie de le quitter. (Charon, 2001)

1. [Avantage et inconvénients](#)

Les forces de la presse magazine, c'est que les lecteurs sont fidèles, une fois qu'ils ont trouvé celui qui lui convenait. C'est aussi le dernier modèle de presse papier qui peut encore tenir la route, alors que les quotidiens disparaissent.

Les faiblesses, c'est que comme c'est un journalisme de niche, il y a moins de lecteurs par rapport à la population totale. En Wallonie donc, les chiffres sont très maigres. L'adaptation au net est aussi plus compliquée que pour les journaux. Ça plait moins, d'avoir des magazines en ligne.

2. [La presse magazine cycliste en Belgique francophone](#)

Comme dit ci-haut, le marché est minuscule. Pour un thème comme le cyclisme, c'est quasiment impossible de créer son magazine. Il n'en existe d'ailleurs pas. Le marché français prenant le pas. Même pour la presse magazine sportive, il n'y a pas beaucoup d'exemples. Certains abordent ou abordaient le cyclisme, à savoir le Sport/Foot Magazine et Eddy.

3. [Sport Foot magazine](#)

Le Sport/Foot Magazine est désormais un magazine mensuel, qui paraît des deux côtés de la frontière linguistique. Ce qui fait sa force puisqu'il s'adresse à deux marchés

différents. C'est un magazine principalement axé sur le football mais qui balaie aussi d'autres sports. Il essaie de se baser sur l'actualité mais tout en cherchant à approfondir, en proposant des contenus inédits à travers des reportages, des enquêtes et autres interviews. Il compte une centaines de pages.

Il vise un public amateur de sports et, selon les dire de Roularta, le groupe de presse auxquels ils appartiennent, « un public au style de vie équilibré et formation supérieure.»

Le magazine est tiré à près de 45 000 exemplaires. Il y a désormais un site web ou des articles paraissent tous les jours.

4. Le cas d'Eddy

Eddy, c'était le seul magazine sportif purement francophone en Belgique. Il est apparu en 2020 mais s'est éteint en 2021. Il comptait 2 numéros par an. Cela montre bien la difficulté qu'il existe pour lancer son magazine en Wallonie. Malgré le fait qu'il appartenait à Wilfried, une coopérative déjà forte d'un magazine politique. Son ton se voulait décalé et ses articles d'un style soutenu, soigné et distingué.

A l'annonce de la fin du magazine, son rédacteur en chef Quentin Jardon annonçait avoir rencontré « des difficultés à cause de la hausse vertigineuse du cout du papier sur le marché mondial, à cause de la fermeture d'un nombre croissant de kiosques et librairies, à cause d'une pandémie qui a tuméfié le calendrier sportif, à cause d'une concurrence protéiforme, féroce, à cause de notre manque de watts pour gagner en notoriété et pour exister sur le digital. »

Défense de mes choix

A. La démarche

Ma volonté était de m'immiscer un maximum dans le cyclisme belge, en me déplaçant sur son terrain, pour en rencontrer les acteurs.

J'ai pris du temps à m'y mettre, c'est vrai. Mes premiers pions ont seulement été avancés en juin 2021. Un tournage pour la RTBF a eu lieu à Lustin et Rodrigo Beenkens était de la partie. A la fin, j'ai été discuter avec lui, lui ai parlé de mon mémoire, de mes idées. Il m'a donné son numéro et m'a demandé de le rappeler en septembre.

Malheureusement, je n'ai pas avancé sur mon mémoire durant l'été. Je me suis alors dit que ça ne servait à rien de l'appeler, et de risquer de passer pour quelqu'un qui n'a pas ses idées claires. Après, des autres mois ont passé, des cours, un stage, des travaux. Même si le premier quadrimestre était beaucoup plus clément que celui de l'an dernier en Master 1, je n'ai pas pris le temps de travailler pour mon mémoire.

Le véritable début a eu lieu en plein hiver, lors de la saison des cyclo-cross. Envoyé par le travail pour La Meuse Namur pour suivre Antoine Jamin, un jeune wallon repris en équipe nationale, j'en ai profité pour rencontrer les gens du milieu. C'est là que j'ai vu Zélie Graux et David Boucher pour la première fois. J'ai pris un maximum d'infos, tout en ne sachant pas réellement vers où j'allais aller.

J'ai ensuite accompagné mon petit frère sur un de ses cyclo-cross. Sous le charme de cette organisation, je me suis dit qu'il faudrait inclure cela dans mon article sur les cyclo-cross. C'est là que j'ai rencontré David Hottias.

Il ne s'est ensuite pas passé grand-chose jusqu'à début avril. J'avais réservé le week-end du 2 et 3 novembre pour partir en immersion sur le Tour des Flandres. Je garde cela comme le grand moment de ma démarche. Moment où j'ai été réellement catapulté tout seul dans un monde découvert il y a peu, lors des championnats du monde à Louvain. Pendant deux jours, j'ai rencontré beaucoup de personnes, principalement flamandes, mais aussi des wallons et des étrangers, qui étaient tous là pour la même raison. Cela me faisait du bien de réaliser un vrai reportage, comme j'aime le faire. J'ai toujours eu un gout pour la Flandre. Et le fait de pouvoir parler néerlandais avec tous ces gens, d'être dans un position inconfortable m'a chamboulé et énormément appris. Je garde précieusement tout cela en moi.

La suite, c'est un stage à pédale, et une interview de Van Petegem que je dois réaliser pour un autre article. Je saisi alors l'occasion de lui en passer une deuxième, en posant mes questions sur le Tour des Flandres. Et puis sur le cyclisme en Flandre et en

Wallonie. Cela n'a vraiment pas été facile de le contacter , mais cela s'est finalement très bien passé.

C'est aussi pendant ce stage à Paris que j'ai pu joindre Maxime Prévot. Cela n'a pas été évident de trouver le bon moment car nos deux plannings étaient aussi chargés, mais j'ai finalement pu le rencontrer et parler de ce projet de piste sur ses terres, au Sart-Hulet. Je trouvais que ce projet pouvait faire office d'un chouette point d'ancrage pour parler de la piste en Belgique.

Ensuite, pendant le mois de juin, j'ai pu rencontrer Loïc Hennaux, Alessandro Tuscano, Laurent Mars, Lucas Vanhoutte. Le premier pour avoir un regard d'un ancien cyclo-crossman professionnel sur l'évolution de son sport.

S'en est suivi un rendez-vous avec Benoit Grevisse où j'ai pu lui partager ce que j'avais fait depuis ces nombreux mois. Sans le vouloir il m'a rassuré, en me confortant dans mes choix. Le mois de juillet a été très riche, mais très pauvre en temps à dédier au mémoire. J'ai ensuite commencé à travailler et il a fallu trouver les plages pour continuer à avancer sur le ce dernier. Avant, pendant, après mes journées ou lors de mes week-ends décalés.

Au finish, j'ai su passer les coups de téléphones clés qu'il me manquait. Recontacter David différent de ce que j'avais fait jusque-là et j'aurais aimé avoir le temps de les rencontrer, mais ce n'était simplement plus possible.

B. Les sujets

Mon but a été de sélectionner les différences marquantes entre le cyclisme en Flandre et en Wallonie, de les comprendre de l'intérieur et d'essayer de les traduire via un exemple, un événement ou des personnages concrets. Je voulais, qu'ensemble, **ces 5 sujets, ces 5 articles soient cinq** pièces d'un même puzzle. Même s'il y aurait pu en avoir plus, à commencer par celui que j'ai dû laisser tomber en cours de route, à savoir l'utilisation du vélo dans la vie de tous les jours, je suis satisfait de mon choix et je trouve que tout cela colle bien ensemble.

Le cyclo-cross, c'est sans doute le premier exemple qui vient en tête lorsqu'on parle des différences entre la Flandre et la Wallonie. Il y a tellement une histoire différente à ce niveau-là que c'était inévitable. Pour la piste, je pensais, en commençant mon mémoire que l'exemple serait davantage révélateur. Mais c'est parce que je comparais trop cela au cyclo-cross. Au final, s'il va y avoir deux vélodromes couverts en Flandre et zéro en Wallonie, que les championnats de Wallonie doivent avoir lieu à Gand, c'est qu'il y a quand-même un souci. Les classiques flamandes, c'était l'occasion de représenter la place que le vélo avait dans leur cœur et la passion qu'il défoulait. C'est aussi une des différences qui m'est venue très rapidement, pour avoir vécu des classiques en Wallonie plusieurs années d'affilées, même si les dernières éditions rameutaient de plus en plus de monde, grâce aux prouesses de nos coureurs belges ces derniers temps. Pour les médias à la base, c'était parce que la différence de couverture m'avait toujours frappé. Je voulais savoir comment c'était possible d'avoir autant d'émissions, et de couvertures d'événements, d'articles sur un même sport. C'était aussi parce que j'avais envie de rencontrer des journalistes du milieu. Enfin, les jeunes, c'est parce que c'est le futur, et que c'était obligé d'en parler car ils sont le premier reflet de ce qui va arriver dans les futures années.

C. Les angles

Choisir le tour des Flandres comme exemple de la folie des classiques flamandes. Le plus bel exemple. Faire comprendre aux gens ce que c'est.

Pour Le cyclo-cross, il y avait beaucoup d'angles possibles. Pour faire différent, comme on parle toujours du cyclo-cross en Flandre je me suis dit que j'allais parler des labourés wallons. Là, c'est en m'y intéressant et en voyant quelques exemples de coureurs et d'événements que j'ai vu qu'il se passait quelque-chose. C'est pour cela que j'ai décidé de parler du réveil en wallon.

Quant aux médias, l'Exemple de Remco me trottait en tête. Et quand, sans le vouloir, Samuel Grulois, Lauren Huys et Jonas Creteur l'ont évoqué. Je me suis dit qu'il fallait attaquer par cela pour expliquer la pression que subissent certains coureurs en Flandre.

Pour parler des jeunes, tout le monde sait aussi qu'il y a un gouffre. Je ne voulais pas faire l'éloge d'un côté ou la critique d'un autre. J'ai essayé d'axer un cela sur le cas des cyclistes flamands dans les équipes de jeunes wallonnes pour relever le niveau pour un peu montrer les solutions que les wallons essaient de trouver pour pallier le gouffre. Enfin, pour évoquer la piste, il y avait la possibilité des 6 jours de Gand, ou d'un champion flamand. Mais voir ce que le projet du Sart-Hulet pouvait relever m'intéressait.

D. La forme

J'ai décidé de partir sur un format de Presse magazine parce que c'est ce que je préfère, c'est là où je me sens le mieux.

J'ai essayé de varier la forme de mes articles pour ne pas que ce soit la même chose. Ils sont donc tous différents, tout en rentrant chacun dans les codes de la presse magazine.

Pour le Tour des Flandres, j'ai voulu rapporter ce reportage en suivant mon chemin dans les Ardennes flamandes, ça permettait d'avoir une sorte de chapitrage naturel. J'ai décidé d'y insérer une interview en cours de papier, c'est quelque chose que Pierre Boisson aime faire pour son magazine pédale et que je trouvais intéressant. Je trouve que cela amène de la vie au papier.

Pour le cyclocross, je voulais absolument faire parler les acteurs de ce renouveau, mais à chaque fois d'une situation différente. Loin de moi l'idée d'être un précurseur, mais je ne suis jamais tombé sur un article où ce sont plusieurs interviews qui se suivent. Peut-être est-ce parce que cela pourrait ne pas être clair. Mais moi, avec l'introduction au début, et donc le fait qu'on sait que ce sont ces 4 personnes qui vont parler, ça ne choque plus. Et puis les interviews sont différentes. C'est aussi une manière différente de chapitrer.

Niveau médias, c'est un article plutôt classique. Pour essayer d'accrocher quand même cet article au réel, j'ai essayé de partir de quelque chose qui existait matériellement avec cet article de Samuel Grulois. Ensuite, chaque intervenant donne son avis au fur et à mesure des thématiques abordées.

Chez les jeunes, j'ai aussi divisé en fonction des personnes. Je n'avais pas envie de refaire sous forme d'interview alors j'ai plutôt fait ça de manière classique. Ce ne sont pas des portraits mais des exposés de points de vue de chacun.

Pour la piste, je voulais commencer avec une mise en ambiance comme j'apprécie. Je voulais montrer que j'avais bougé et qu'on sente un peu le reportage, mais tout en y mêlant des avis de spécialistes. J'ai réitéré ma « pause interview » comme dans le papier sur le Tour des Flandres pour tenter de rendre le texte plus léger.

E. Le style

J'ai opté pour un style entre le formel et le décalé qu'on peut retrouver chez Pédale ou chez Eddy. Toujours avec une volonté d'accessibilité, proche des gens. Un ton familial, populaire et sensible.

Les difficultés

Beaucoup d'étudiants diront qu'ils ont manqué de temps, moi je dis que je n'ai pas trouvé plus de temps. Ce n'était pas un manque, mais plutôt moi qui ne l'ai pas assez pris. Deux ans, cela passe très vite lorsqu'on est quelqu'un de passionné par la vie. Le but était de ne jamais perdre complètement les pédales. J'ai toujours été persuadé que je le rendrais cette année. Heureusement que parfois j'avais vraiment des obligations, comme pour le cyclo-cross de Namur ou le Tour des Flandres.

Ensuite, les contacts sont de plus en plus compliqués à dégoter dans le monde du cyclisme. C'est un sport très accessible comparé à d'autres, mais le rôle des attachés de presse ajoute une difficulté. Ils ne sont pas toujours faciles à trouver. J'ai souvent du me débrouiller. Heureusement que je connais déjà des gens à la base, qui peuvent m'aiguiller. Appeler quelqu'un pour appeler quelqu'un pour appeler quelqu'un, cela a un peu été le credo de ce mémoire. Mais c'est le jeu.

Une autre difficulté a été de trouver la motivation, surtout cette année, qui était étrange. Je me trouvais vraiment entre les études et le monde professionnel. J'avais moins la tête à l'EJL et je me sentais moins concerné cette année, qui était très légère. C'est étonnant de ne pas avoir trouvé tant de motivation car c'est vraiment un sujet

qui me passionne. Mais je pense que la fin d'Eddy m'a un peu mis un coup au moral. J'avais vraiment pour but de collaborer un peu avec Quentin Jardon et François Brabant. De base pour les podcasts, et puis pour les articles. Je ne pense pas avoir écrit dans le vide, mais j'aurais plus donné de moi-même si le but avait été plus clair.

La dernière difficulté était celle de la langue. Ce qui était plutôt un challenge qui me tenait à cœur. Je suis de ceux qui pensent qu'une fois qu'on est quelque part, il faut parler dans la langue maternelle des gens. Passionné de langue et germaniste, c'était avec joie, mais aussi avec un petit stress supplémentaire que j'abordais toutes ces rencontres et appels. J'ai toujours peur de faire une faute, d'être jugé, tout en sachant qu'ils ne m'en voudront pas, puisque je fais l'effort.

Réflexion personnelle

Quand je regarde mon projet, je suis à la fois satisfait d'être arrivé au bout, d'avoir rendu 5 articles dont je suis content. Certains plus que d'autres. Mais je me dis aussi que ça aurait été encore mieux d'avoir un ou deux sujets en plus, histoire de faire complètement le tour de la question. Ou plutôt d'aborder chacun des aspects. J'aurais aimé trouver encore plus d'occasions pour aller sur le terrain, peut-être qu'on sent le manque d'un ou deux articles.

Dans le chapitre sur le cyclo-cross, les intervenants attaquent un peu la FCWB, j'ai essayé de les contacter pour mettre une réaction, qu'ils puissent se défendre mais je n'ai pas su. Je suis conscient que du coup c'est plutôt déséquilibré, même si ce n'est pas mon avis, mais celui des autres. J'aurais voulu parler de ce qu'ils font mais je n'ai pas trouvé cela sur internet et ils ne m'ont pas répondu quand j'ai appelé le dernier jour où c'était possible pour moi.

Le passage du Tour des Flandres avec les drapeaux flamingants est moins objectif et je le sais. On arrive à sentir ce que je pense. Mais je ne me voyais pas mettre autre chose. Pour le reste, je trouve que mes articles sont variés, entre eux et en eux. Je suis plutôt satisfait de mon écriture et de ma structure. En tout cas, cela a été assez fluide pour l'élaborer.

Conclusion

Pour finir, j'espère que les gens qui liront cette série d'articles auront une vision plus approfondie du cyclisme en Belgique, de son fonctionnement et de son histoire. Mais qu'ils ne s'arrêteront pas là, qu'ils iront encore plus loin. Je voulais qu'ils comprennent que le cyclisme, ce n'était pas juste Wout van Aert à la télé, mais que c'est beaucoup plus que cela. En Belgique et surtout en Flandre, c'est une facette de la société. J'espère qu'ils sentiront que j'y ai parfois mis mon cœur et qu'ils comprendront que le sport est une culture, et la passion une identité.

Bibliographie

BRISSONNEAU, Christophe, DEFRANCE, Jacques, FINCOEUR, Bertrand, LENTILLON-KAESTNER, Vanessa. Carrière Sportive et socialisation secondaire en cyclisme sur route : les cas de la Belgique, la France et la Suisse. Rapport de fin de recherche financé par l'Agence Mondiale Antidopage, Décembre 2009.

DEJONGHE, Trudo & LAGAE, Wim. De Ronde van Vlaanderen. De getuigenheuvens van de Vlaamse identiteit.

FEYEL, Gilles. Naissance, constitution progressive et épanouissement d'un genre de presse aux limites floues : le magazine. *Réseaux* 2001/1 (n°105), pp. 19-51.

LACHAERT, Pieter-Jan. Fietsen in Gent en Oost-Vlaanderen sinds 1869.

LETERME, Victor. L'influence de la communication sur les fédérations sportives en Belgique des années 70 à aujourd'hui : Analyse des fédérations belges de cyclisme et de hockey. Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication, Université catholique de Louvain, 2017.

POPESCU-JOURDY, Dana. Le spectacle sportif et les médias : une relation toujours privilégiée. *Les Cahiers du journalisme* n°19, Hiver 2009.

VAN DE WEYER, Philippe. La Wallonie fait du surplace. *Le Soir*, 29-30 décembre 2018.

VANYSACKER, Dries. Sportgeschiedenis: spiegel van de maatschappij
Sportgeschiedenis met complementaire versnellingen: vulgariserende wetenschap en wetenschappelijke vulgarisatie, 2005.

MOUTON, Alain. Wielereiland Vlaanderen Trends, 30 mars 2017.

1 L'éveil du cyclo-cross wallon

Anoine Alexandre



Il souffle un vent nouveau sur le cyclo-cross wallon. Des compétitions fleurissent, les pelotons s'épaississent et des espoirs grandissent. David, Zélie, David et Loïc. Quatre interviews les pieds dans la boue et sans bois sur la langue.

Vu d'en haut, on dirait une toupie qui tourbillonne sans fin, que chaque tour de roue rapproche et éloigne toutes sortes de silhouettes du centre du cyclone. Comme si cette illusion allait finir par s'envoler, ou se réenvoler. Vu de côté, c'est comme si on descendait sur terre, que la réalité s'offrait à nous. Le tourniquet est moins impressionnant, c'est vrai. Mais ce qu'il représente n'est pas pour autant.

Des dizaines de petites bouilles rendues rouges par le froid ou l'effort ont les yeux rivés sur leur roue avant, ou du moins essaient. Leurs jambes pédalent, aussi vite que possible, parfois sur un

développement non adapté. Qu'importe, leurs pneus doivent se frayer un chemin dans la boue de la pleine anseremoise, le plus rapidement et justement possible. Quoi qu'il arrive. Sous sa combinaison zébrée de bleu et de noir, tachée de quelques éclats de boue, David Hottias, organisateur du challenge CX Bikes Challenge Cyclo-cross namurois, son événement d'un oeil humide.

Peut-être qu'un jour, les plus aguerries de ces jeunes pousses feront comme Zélie Graux, et frapperont à la porte de l'équipe nationale. C'est sur une manche de Coupe du Monde, entre les murailles de la citadelle de Namur et devant une foule de plus francophone et passionnée que la hennuyère a fait le grand saut. Son coach et ancien coureur David Boucher n'aurait manqué cela pour rien au monde. Tout comme Loïc Hennaux, ancien cyclo-crossman professionnel, à qui cela devait rappeler des souvenirs. ***

Zélie Graux : « Je ne sais même pas si nous sommes sur la bonne voie »

Elle est un peu le porte-drapeau du réveil cyclo-cross wallon. Zélie a 18 ans et est membre de l'équipe Offroad Wilink Brussels. C'est sous ces couleurs roses et noires qu'elle en met plein la vue à ses adversaires, flamandes comprises. Du jamais vu, tout simplement.

Zélie, peux-tu commencer par nous rappeler ton parcours ?

De base, je viens du VTT. J'ai commencé le cyclo-cross il y a deux ans, en changeant d'entraîneur. David m'a fait découvrir le cross et j'y ai pris goût. Je suis quelqu'un qui n'aime vraiment pas la chaleur. Alors le fait d'être dans la boue l'hiver, ça me plaît plutôt bien. Je n'ai plus quitté le cross depuis.

Et puis tu as connu une année faste l'an dernier.

C'était une saison de rêve. J'ai fait plus que ce dont j'avais rêvé. J'ai gagné un challenge en Flandre, ce qui était une première pour une Wallonne, j'ai participé aux championnats de Belgique, où j'ai fini 7^e, et puis j'ai été reprise en équipe nationale pour deux manches de coupe du monde.

Comment est-ce que ça s'était passé ?

C'était l'an dernier en décembre, quand je prestais pourtant un peu moins bien. Sven Vanthourenhout est venu me trouver après une course en Flandres. Après on a pas mal discuté, j'ai reçu des mails et un jour, avant le cyclo-cross de Namur, Sven m'a appelée pour me dire que j'étais reprise, parce qu'il voulait intégrer une wallonne comme c'était à Namur. J'y ai donc participé, c'était fou. Et j'ai même pu poursuivre l'aventure à Dendermonde la semaine suivante.

C'est compliqué de s'intégrer quand on est la seule wallonne ?

Honnêtement j'avais très peur. Je ne savais pas comment les filles réagiraient. Je parlais déjà bien néerlandais et tout c'est finalement très bien passé. Je peux même dire que je suis devenue copine avec beaucoup d'entre elles. D'ailleurs, j'ai plus de copines flamandes que wallonnes dans le vélo. La mentalité est différente.

Est-ce que tu as conscience de ton rôle de porte-drapeau du cyclo-cross wallon ?

Je ne sais pas, mais j'ai pu aider, j'en suis vraiment contente. Il y a encore beaucoup de chemin à parcourir. Je ne sais même pas si nous sommes sur la bonne voie. En tout cas, des gens essaient de se mobiliser et c'est important. Mais il y a encore énormément de choses qui doivent bouger.

Oui et non, parce que je n'ai jamais voulu l'être. C'est venu tout seul. C'est vrai que c'est chouette, mais le problème c'est que ça a vraiment ajouté une grosse dose de pression. Tout le monde parlait de moi, plein de journalistes m'appelaient, je recevais trop de messages. J'ai un peu perdu les pédales à un moment donné, c'était trop.

Comment ça ?

Je n'arrivais plus à gérer la pression, tout s'est passé trop vite et il y a certaines courses à côté desquelles je suis passée à cause de cela. On voulait que je fasse un gros résultat à chaque course, mais ce n'est pas toujours possible.

Tu as quand-même conscience que tu as aidé au développement de ton sport ?

Je ne sais pas si c'est vraiment moi, mais si j'ai pu aider, j'en suis vraiment contente. Il y a encore beaucoup de chemin à parcourir. Je ne sais même pas si nous sommes sur la bonne voie. En tout cas, des gens essaient de se mobiliser et c'est important. Mais il y a encore énormément de choses qui doivent bouger.



1 L'éveil du cyclo-cross wallon

Anoine Alexandre

Comme quoi ?

Bien, la fédération s'en fout un peu du cyclo-cross, parce que ce n'est pas un sport olympique. Ils mettent beaucoup plus l'accent sur le VTT, et c'est eux qui reçoivent les coups de main. Ce serait important de se tourner vers nous, mais je ne sais pas. Peut-être que comme nous sommes des filles qui faisons du cyclo-cross, on s'en fout. Je ne sais pas.

Pourtant, le cyclisme féminin a montré qu'il pouvait avancer.

Ces dernières années il y a eu d'énormes progrès. On n'est pas encore au niveau des garçons pour les organisations, les salaires, etc... Mais quand on regarde en arrière, ça n'a déjà plus rien à voir avec ce qu'il y avait avant le covid. Tout a vite été bouclé. Maintenant, on a même un Giro, un Tour, une Vuelta. C'est génial.

Et ça pourrait t'être favorable pour le futur.

Oui, c'est peut-être plus facile de faire son trou maintenant, parce qu'il y a plus de portes à pousser. Il a un vrai potentiel dans le cyclisme féminin. Après, je ne sais pas si je finirai professionnelle. On verra. Je vais d'abord commencer par faire de mon mieux chez les espoirs. En première année, je veux apprendre un maximum. Je me suis fixé comme objectif d'intégrer l'équipe nationale pour de bon. ***

David Hottias : « Il faut en parler, en parler, et encore en parler »

Organisateur du nouveau challenge CX Namurois, David est un passionné de cross depuis toujours. Amoureux de sa région dinantaise, c'est là qu'il a décidé de lancer son événement, à succès. Désormais, ses cyclo-cross ne

rameutent jamais moins de 100 personnes. Une fierté, pour le « gorille mosan. »

David, comment t'es venue l'idée de créer ce challenge ?

C'est parti d'un délire à 3, entre bons potes. On profitait que le temps était un peu pourri pour aller s'amuser dans les labourés. Alors on se faisait la guerre pendant des heures parfois. On s'amusait à créer nos traces, nos parcours. On a commencé dans des pâtures à Anseremme. C'était tout petit et on tournait dans tous les sens. Et puis c'était tellement chouette qu'on s'est dit qu'il faudrait qu'on crée une course, avec des autres gens du coin.

C'est là que tu es passé à la vitesse supérieure.

Oui, on voulait offrir ça aux autres. Alors, il y a 7 ans, on a créé notre premier challenge. On avait su faire 4 courses dans la région de Dinant. Je me souviens qu'on n'avait pas grand monde. Mais c'était déjà super. On devait être maximum 30 par manche.

Le but n'était pas de faire une course officielle ?

Non, c'était vraiment pour s'amuser. D'ailleurs, on appelle ça du fun cross. On ne voulait pas se prendre la tête, et puis c'est compliqué d'organiser des courses reconnues par la fédération. Ça restait très amateur.

Et puis, le challenge a évolué.

Oui, au fur et à mesure. On a eu de plus en plus de manches, de plus en plus de participants. On a désormais 13 courses, qui ont réuni en tout 2055 participants sur la saison hivernale 2021-2022. C'est fou. Maintenant on attire des flamands, il y en a qui dorment sur place en camping-cars. On aurait jamais cru que cela arriverait jusque-là.

Tu y avais été toi, à Namur chez les pros, cela devait être particulier.

« C'était fou, tout simplement. J'étais chez moi, et le public était déjà bien nombreux à l'époque, même s'il y a encore plus de monde maintenant. Je me souviens avoir eu la chair de poule dans la fosse. La cadre est majestueux. Tout le monde s'identifie à la citadelle, on a envie d'y aller. »

Et pourtant, ça a failli disparaître.

« Oui, mais heureusement, il a survécu. Et il faut qu'il reste en place tous les ans. L'année prochaine il y aura même les championnats d'Europe. C'est génial pour la Wallonie. Alors oui, ce sont les flamands qui se mettent de l'argent dans les poches en venant chez nous, mais il ne faut pas oublier qu'ils font ça aussi pour nous. Namur doit rester une vitrine et ça le sera plus que jamais cette année. »

Qu'est-ce qui attire les gens selon vous ?

Je pense qu'il y a d'abord l'aspect découverte. En Wallonie, c'est ce qu'il faut, faire découvrir le sport, le faire goûter aux gens. Aux plus jeunes, mais aussi aux plus vieux. Le sport est encore trop méconnu ici. Comme beaucoup n'ont pas de prétentions sur leur niveau ou leurs objectifs, ils aiment bien le fait de venir faire ça pour le plaisir, pour s'amuser. C'est notre état d'esprit et je pense que cela plat.

L'ambiance joue un grand rôle alors ?

C'est très familial, très convivial. Les gens parlent, rigolent, boivent un verre ensemble avant, pendant et après la course. C'est ça aussi le but. Quand les gens qui viennent pour la première fois découvrent notre challenge, ils reviennent toujours. Je pense qu'il n'y a pas de secret.

C'est accessible, c'est plus qu'une question de niveau.

Oui, tout le monde peut participer, mais aussi avec n'importe quel vélo. Certains prennent leur VTT ou leur Gravel car ils n'ont pas de cyclo-cross. Avant, les courses étaient toujours en Flandres, donc pour les Wallons c'est beaucoup plus simple de venir chez nous. Et enfin, c'est rassurant comme déclinaison du cyclisme. Ce n'est pas sur la route, il n'y a pas de voitures, si tu tombes, c'est dans l'herbe ou dans la boue. Les parents aiment cela.

Comment peut-il encore évoluer ?

C'est déjà compliqué de faire ce que nous faisons aujourd'hui. Cela demande énormément de temps. Il y a plein d'autorisations à avoir.

C'est assez fatiguant. Si on veut encore évoluer, il faudrait vraiment avoir davantage de soutien de la part de la fédération, des instances politiques et des sponsors. Si cela est le cas un jour, alors on pourrait peut-être organiser quelque chose de plus gros, de plus officiel, ce qui moyennait aussi une grosse demande en bénévoles. Mais dans un coin de ma tête, j'espère qu'un jour on organisera un championnat provincial, ou même un championnat de Wallonie.

Est-ce que les médias pourraient aussi vous aider ?

Évidemment, et ça aussi ça a un peu évolué. Au début, personne ne parlait de nous. Maintenant, on a eu plusieurs fois Ma Télé, on a L'Avenir et La Meuse qui viennent presque à chaque fois. C'est en parlant qu'on va faire que plus de gens s'y intéresseront et qu'on pourra élargir la base de la pyramide. Mais on y travaille. Sylvain Moniquet est venu assister au cyclo-cross d'Anseremme cet hiver, on a eu Jens Verbrughe et son papa Rik, ancien sélectionneur national qui sont passés. Il faut en parler, en parler, et encore en parler.

Ce serait quoi, votre rêve ?

La rêve, c'est que tout cet investissement finisse par sortir un coureur wallon de très haut niveau. Même si c'est 1 sur 1000, même si autour de lui ça ne reste que des coureurs flamands. Je pense que si un jour on arrive à réaliser cela, il n'y aura rien de plus beau. ***



1 L'éveil du cyclo-cross wallon

Antoine Alexandre

Loïc Hennaux : « On a besoin d'aide »



Que te dis-tu quand tu regardes le cyclo-cross wallon d'aujourd'hui ?

« Je vois qu'il y a de plus en plus d'intérêt dans le sud du pays, c'est vrai. Et ça fait plaisir à voir. Je pense que cela est aussi dû au succès de Van Aert et Van der Poel. Ils sont tellement à pari, et comme ils viennent du cyclo-cross, on a commencé à regarder aussi alors qu'avant on s'en foutait un peu. Alors évidemment, ça donne des idées aux jeunes. »

Ancien cyclo-crossman professionnel, Loïc est l'un des rares Wallons à avoir pu un jour bénéficier de ce statut. Coupes du monde, manches de super-prestiges, championnats nationaux, le Gesvois à tout connu de l'intérieur. Il porte un regard d'ancien, sur ce qu'il voit aujourd'hui.

Loïc, est-ce que tu suis encore le cyclo-cross ?

« Maintenant oui, je reprends goût à suivre un peu tout ça. Mais quand j'avais stoppé ma carrière, j'avais pris mes distances. J'avais même tout coupé. Cela avait été une grosse décision et je trouvais que c'était mieux de fonctionner comme cela. »

Plus de jeunes, mais pas seulement, qu'est-ce qui a aussi changé ?

« Le milieu a beaucoup évolué. Ça s'est nettement professionnalisé. En tout cas en Flandres. Mais en Wallonie, il y a des challenges qui voient le jour, et on commence à en parler. Les conséquences médiatiques des stars se ressentent pour ça aussi. Il y a de plus en plus de monde, mais de tout le pays, pas seulement les Wallons qui viennent parce que ce n'est pas loin. »

C'est à ça qu'il faut faire attention quand on se professionnalise, c'est de ne pas perdre cet esprit familial. Il y a des coureurs qui viennent pour gagner et plus pour s'amuser. Il faudra bien aussi qu'à un moment donné les organisateurs reçoivent de l'aide. Ils ont de très grosses journées. De très grosses semaines même. Il ne faut pas qu'ils soient submergés. »

David Boucher : « Il faut considérer le cyclo-cross ».

Créateur de la structure Wilink Brussels, David accompagne le futur du cyclo-cross wallon tous les jours. Directeur sportif, coach et ancien coureur, il sait ce qu'il faut faire et ne pas faire. C'est ce qu'il tente de transmettre à ses protégé(s).

Comment c'était, à ton époque ?

« Il y avait encore moins d'épreuves en Wallonie. En tout cas pour les jeunes. Il y avait le challenge Henri Bentsberg en région liégeoise, mais c'était tout. Mais il n'y avait personne, ça n'attirait ni les flamands, au contraire d'aujourd'hui, ni les wallons, vu que nous n'étions pas du tout nombreux. L'organisation a bien évolué depuis. Et puis on avait des Super-prestiges en Wallonie, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Il y avait Spa et Dottignies, c'étaient de magnifiques parcours mais finalement ils sont tous retournés en Flandres. On n'a plus que la coupe du monde à Namur. Et encore, car c'est Golazo, une société flamande, qui le gère. »

Tu y avais été toi, à Namur chez les pros, cela devait être particulier.

« C'était fou, tout simplement. J'étais chez moi, et le public était déjà bien nombreux à l'époque, même s'il y a encore plus de monde maintenant. Je me souviens avoir eu la chair de poule dans la fosse. Le cadre est majestueux. Tout le monde s'identifie à la citadelle, on a envie d'y aller. »

Et pourtant, ça a failli disparaître.

« Oui, mais heureusement, il a survécu. Et il faut qu'il reste en place tous les ans. L'année prochaine il y aura même les championnats d'Europe. C'est génial pour la wallonie, alors oui, ce sont les flamands qui se mettent de l'argent dans les poches en venant chez nous, mais il ne faut pas oublier qu'ils font ça aussi pour nous. Namur doit rester une vitrine et ça le sera plus que jamais cette année. »

Mais aller sur des grosses épreuves, c'est un investissement.

« Un énorme investissement, et on ne s'en rend pas compte. C'est pour cela qu'on a besoin d'aide. Être cyclo-crossman pour moi c'était se taper la Flandre deux fois par week-end. Il fallait que je sois accompagné, que je dorme sur place, qu'on installe des stands, je devais avoir 3 vélos, sinon tu ne peux pas être compétitif. C'était de la folie. » ***

David, considérez-vous que vous participez au développement du cyclo-cross ?

« J'essaie en tout cas, je fais de mon mieux pour donner du mien. J'essaie de semer des graines, de les aider à grandir. Que ce soit des coureurs, et on commence à avoir une jolie liste de noms, ou pour le sport, pour son fonctionnement, son accompagnement. »



2 Au nom du Ronde

Antoine Alexandre



Des monts flamands à Oudenaarde, il n'y a qu'un pas. Ou plutôt qu'un coup de pédale. Enfin, ça dépend pour qui. Ne gravit pas ces murs pavés qui veut. Mais chaque année lors du premier week-end d'avril, ils sont des dizaines de milliers à tenter l'expérience, un jour avant les pros. L'ambiance n'est pas encore la même, mais les Ardennes flamandaises transpirent déjà la bière et le barbecue. Des caravanes venues de toute la Flandre, de toute la planète sont déjà entassées dans les champs le long de la route. Les supporters sont en place. Ils attendent. Le lendemain, ils tremblent, littéralement, devant les prouesses de leurs champions. Déambulation dans ce qui n'est rien d'autre qu'une pure folie. « Te flets », naturellement.

2 Au nom du Ronde

Antoine Alexandre



Sommet du Koppenberg, 2 avril 2022, 15h.

Jos est l'un d'eux. Et même si c'est loin d'être la première fois qu'il passe par ces pentes à vélo, il a dû terminer à pied. « Quelqu'un a trop ralenti devant moi, ce n'était plus possible de pédaler », partage-t-il en renfourchant son vélo qu'il a dû pousser. « Pourtant il viens presque chaque année », poursuit l'habitant de Zoutleuw. « Ce parcours est mythique. Ça fait quelque chose de passer par ici, même quand on connaît déjà, comme ça on peut dire qu'on a roulé un Tour des Flandres. De tous les monts, le Koppenberg est le plus dur. Je n'ai pas honte de l'avoir fini à pied, je sais que j'ai déjà su le faire plusieurs fois. Mais à chaque fois, que ce soit à pied ou à vélo, c'est une délivrance d'arriver au-dessus. »

Un soulagement que Jan et Ljilje peuvent voir de près, à près de vingt mille reprises. Le couple de supporters est déjà là, au sommet de la côte la plus difficile de Flandre, pour voir le même sentiment sur le visage des pros demain. « Et chez Greg Van Avermaet ou Mathieu Van der Poel de préférence », sourit timidement mais sincèrement Ljilje, comme s'il elle était revenue 60 ans en arrière. Le drapeau à l'effigie des champions belges et néerlandais vole déjà au vent de la brise glaçante qui a envahi le pays depuis la veille.

Ils sont les seuls à être là en caravane. Les champs autour du toit du Koppenberg sont tous privés. Habités, le couple s'est lié d'amitié avec la famille qui habite à côté, à qui appartient le champ. Ils sont aux premières loges pour assister à ce spectacle grandiose qu'offre chaque année « de [bult van Melden](#) ».

Rotelenberg, 2 avril 2022, 14h.

Si on n'était pas au courant de leur présence, quelqu'un qui regarde le Koppenberg aujourd'hui ne les verrait même pas, ces pavés. Il n'apercevrait qu'une vague continue. Un raz de marée humain avec des rous, qui avalerait doucement une route qui monte tout droit, et qui s'enfonçait petit à petit dans les bois. Derrière les bruits de changements de pignons, qui résonnent entre les murs de Rotelenberg, lieu-dit aussi inconnu que sa rue principale « Koppenberg » est renommée, on peut deviner des cris. « Rechts !! » « Links ! » « Opzij ! » « Ooah, rody***** » Le dernier a d'ailleurs la faculté de ralentir la vague d'un coup. Elle reprend alors encore plus lentement qu'avant.

Assez curieux, tout ce vacarme. Cela donne envie d'y jeter un coup d'œil. Au fur et à mesure qu'on se rapproche du pied, on commence à entendre un bourdonnement. De quoi rappeler qu'en fait, le revêtement n'est pas si doux qu'il en avait l'air. Les rous en carbone tapent les pierres et font retentir une

vibration inconstante et continue. Ah, les pavés. Ces cailloux diaboliques que les fermiers flamands se sont amusés à planter dans la terre pour créer des chemins soi-disant plus carrossables, qui taillent les collines à la verticale. Entre eux, au pied du mur, une plaque en pierre annonce : « Flandrien Challenge. Koppenberg, 550m. 11% avg. 22% max. » Quelques mètres plus loin, le mot « Start ». Tout ça ne se traduit pas. Les dizaines de milliers de pseudo coureurs qui participent à la cyclo sportive la plus populaire au monde le savent. L'enfer commence ici.

L'enfer, oui. Parce qu'aujourd'hui, impossible de prendre son élan pour aller s'écraser un peu plus vite sur les pentes abruptes une fois que les arbres au bord de la route s'épaississent. Le peloton infini est trop dense. Seuls les plus agiles et costauds, ou tout simplement les plus chanceux pourront dire qu'il n'ont pas mis pied à terre dans le Koppenberg en cette veille de grande messe. Pour les autres, la team « ooah, rody***** », ce ne sera pas le cas. La bascule se fera « te roet ».



Ils sont bien ici. « Avant, quand on était plus jeunes, on allait dans le Vieux Quaremont, mais maintenant, on est trop vieux pour ça. Il y a trop de monde. Ici, l'avantage c'est qu'ils passent tout doucement », avoue Ljilje, avec Tani, son chien, sur ses genoux.

Jan et Ljilje sont des habitués. Ils viennent chaque année, et pas seulement sur le Tour des Flandres. Mais cette course, c'est leur préférée. « Pendant 25 ans on a pris 3 jours de congés pour venir sur la « [Visaanderen moeste](#) ». Et maintenant que nous sommes à la retraite, on n'a plus besoin de prendre congé, mais nous sommes toujours là », sourit Jan. « Cette course fait partie de notre identité, elle est en nous. Et surtout, elle ne déçoit jamais. Maintenant on peut même la suivre à la TV, pour ne rien rater », détaille-t-il en pointant son écran du doigt. A travers les vitres, on entend que le vent souffle sur les flancs des monts flamands. La météo peut y jouer un rôle capital. « J'espère qu'il ne fera pas humide », annonce Jan. « Il a neigé hier, ça a déjà un peu séché mais il pourrait pleuvoir. Si c'est le cas, cela peut devenir dangereux. » Il n'a pas tort, rouler sur des pavés humides requiert des talents de patineur artistique. Les flamandais en savent quelque chose.

Pied du Vieux Quaremont, 3 avril 2022, 9h.



Le premier week-end d'avril, c'est la saison des grandes tentes blanches, qui poussent comme des champions un peu partout parmi les monts flamands. Elles viennent boucler un paysage campagnard d'habitude juste décoré de champs, d'arbres, de vaches, d'églises et de quelques fermettes en briques rouges. Ces chapiteaux, ce sont des sociétés flamandaises qui les plantent, pour ce qui est un peu leur fête d'entreprise annuelle.

Les VIP commencent à arriver et des files se forment déjà. Ils se sont, eux aussi, garés à [Kluisbergen](#) en contrebas, pour rejoindre le pied du Vieux Quaremont. Des stewards avec des listes les accueillent avec le sourire et leur donnent un bracelet de couleur. Pourvu pour eux qu'ils ne leur fassent pas oublier les exploits de leurs champions cet après-midi.

A travers le plexiglas, on peut voir les tables, soigneusement installées et décorées. Les grosses entreprises flamandaises ont, encore une fois, mis les petits plats dans les grands. Au pied du Quaremont, ils seront plus de trois mille à remplir deux tentes blanches. Impossible de rentrer y faire un tour, même accompagné. « Je dois rester ici », cède le steward, en restant très sérieux. « Et tout à l'heure aussi, d'ailleurs je pourrai voir un peu mieux la course que ceux qui seront à l'intérieur, surtout, sans vouloir donner son nom. Laissons les travailler, il est payé pour ça, après tout.

2 Au nom du Ronde

Antoine Alexandre



Le premier week-end d'avril, c'est la saison des grandes tentes blanches, qui poussent comme des champignons un peu partout parmi les monts flamandiers. Elles viennent bousculer un paysage campagnard d'habitude juste décoré de champs, d'arbres, de vaches, d'églises et de quelques fermettes en briques rouges. Ces chapiteaux, ce sont des sociétés flamandes qui les plantent, pour ce qui est un peu leur fête d'entreprise annuelle.

Les VIP commencent à arriver et des files se forment déjà. Ils se sont, eux aussi, garés à [Kuisbergen](#) en contrebas, pour rejoindre le pied du Vieux Quaremont. Des stewards avec des listes les accueillent avec la sourire et leur donnent un bracelet de couleur. Pourvu pour eux qu'ils ne leur fassent pas oublier les exploits de leurs champions cet après-midi.

A travers le plexiglas, on peut voir les tables, soigneusement installées et décorées. Les grosses entreprises flamandes ont, encore une fois, mis les petits plats dans les grands. Au pied du Quaremont, ils seront plus de trois milles à remplir deux tentes blanches. Impossible de rentrer y faire un tour, même accompagné. « Je dois rester ici », cède le steward, en restant très sérieux. « Et tout à l'heure aussi, d'ailleurs je pourrai voir un peu mieux la course que ceux qui seront à l'intérieur, sourit-il, sans vouloir donner son nom. Laissons le travailler, il est payé pour ça, après tout.

2 Au nom du Ronde

Antoine Alexandre



Le premier week-end d'avril, c'est la saison des grandes tentes blanches, qui poussent comme des champignons un peu partout parmi les monts flamandiers. Elles viennent bousculer un paysage campagnard d'habitude juste décoré de champs, d'arbres, de vaches, d'églises et de quelques fermettes en briques rouges. Ces chapiteaux, ce sont des sociétés flamandes qui les plantent, pour ce qui est un peu leur fête d'entreprise annuelle.

Les VIP commencent à arriver et des files se forment déjà. Ils se sont, eux aussi, garés à [Kuisbergen](#) en contrebas, pour rejoindre le pied du Vieux Quaremont. Des stewards avec des listes les accueillent avec la sourire et leur donnent un bracelet de couleur. Pourvu pour eux qu'ils ne leur fassent pas oublier les exploits de leurs champions cet après-midi.

A travers le plexiglas, on peut voir les tables, soigneusement installées et décorées. Les grosses entreprises flamandes ont, encore une fois, mis les petits plats dans les grands. Au pied du Quaremont, ils seront plus de trois milles à remplir deux tentes blanches. Impossible de rentrer y faire un tour, même accompagné. « Je dois rester ici », cède le steward, en restant très sérieux. « Et tout à l'heure aussi, d'ailleurs je pourrai voir un peu mieux la course que ceux qui seront à l'intérieur, sourit-il, sans vouloir donner son nom. Laissons le travailler, il est payé pour ça, après tout.

Sommet du Vieux Quaremont, 3 avril 2022, 10h.

Il est déjà l'heure de reprendre le chemin. Sinon le risque de ne pas bien être mis pendant la course sera trop grand. Ce serait trop bête. Direction le dessus du Quaremont. Impossible de se perdre, il suffit de suivre ces supporters qui débarquent par dizaines. Sac à dos sur le dos, chaises de campings et autres sacs de courses remplis de pills bleues à la main. Les flamands donnent l'air d'avoir de l'expérience. Il faut dire qu'ici, ils viennent depuis qu'ils sont tout petits. Des vélos dépassent de temps en temps les marcheurs. Premier réflexe : se retourner et les encourager comme s'ils s'appelaient Wout. C'est d'ailleurs souvent ce jaune et noir de la Jumbo [Visma](#) qui est porté, par petits et grands. « C'est l'échauffement pour cet après-midi », crânent certains.

Une fois arrivé au-dessus, les murs en briques rouges de la brasserie au même nom que le mont se dressent. Les gens eux, se pressent, et oppressent. Certains filent au bar, d'autres prennent place devant le grand écran. 2 kilomètres. C'était donc dû à ça, ce brouhaha il y a quelques minutes à peine. Le bourgmestre de la plus grande ville de Flandre a dû tirer à blanc devant sa grand place. Difficile de savoir si les cris lui étaient adressés, ou bien aux coureurs. Après tout, aux yeux des gens ici, tous sont des héros.



Sommet du Vieux Quaremont, 3 avril 2022, 10h.

Il est déjà l'heure de reprendre le chemin. Sinon le risque de ne pas bien être mis pendant la course sera trop grand. Ce serait trop bête. Direction le dessus du Quaremont. Impossible de se perdre, il suffit de suivre ces supporters qui débarquent par dizaines. Sac à dos sur le dos, chaises de campings et autres sacs de courses remplis de pills bleues à la main. Les flamands donnent l'air d'avoir de l'expérience. Il faut dire qu'ici, ils viennent depuis qu'ils sont tout petits. Des vélos dépassent de temps en temps les marcheurs. Premier réflexe : se retourner et les encourager comme s'ils s'appelaient Wout. C'est d'ailleurs souvent ce jaune et noir de la Jumbo [Visma](#) qui est porté, par petits et grands. « C'est l'échauffement pour cet après-midi », crânent certains.

Une fois arrivé au-dessus, les murs en briques rouges de la brasserie au même nom que le mont se dressent. Les gens eux, se pressent, et oppressent. Certains filent au bar, d'autres prennent place devant le grand écran. 2 kilomètres. C'était donc dû à ça, ce brouhaha il y a quelques minutes à peine. Le bourgmestre de la plus grande ville de Flandre a dû tirer à blanc devant sa grand place. Difficile de savoir si les cris lui étaient adressés, ou bien aux coureurs. Après tout, aux yeux des gens ici, tous sont des héros.



C'est encore plus facile de s'en rendre compte quand, sur le coup de 10 heures, des jeunes hommes débarquent en groupe d'un coin de la [Kwaremontplein](#), par derrière l'église Sint [Amandus](#) avec des tas de drapeaux en main. Un lion noir aux griffes et à la langue noire(s) sur un fond jaune déchire le tissu. Les ballots se vident à vue d'œil. Les jeunes partisans les distribuent à tout le monde, ou presque. Après tout, c'est la fête nationale aujourd'hui. Tous ces sourires rendent mal à l'aise, mais, comme si de rien n'était, on va les suivre un peu.

Toutes sortes de gens y passent. Des vieux, des moins vieux, et même des tout jeunes. Il faut sans doute faire comme tout le monde. C'est chouette de faire comme papa maman, et tous ces gens à la télé. Le message de l'image n'est peut-être pas encore compris, à leur âge. Eux non plus, ne savent pas ce que ce drapeau jaune et noir signifie. Ou plutôt ils pensent savoir. Erich et Ilse ont reçu leur présent, de quoi leur donner la sourire. Ils viennent d'Allemagne, de Coblenche. « C'est la première fois que nous venons ici. C'était un projet depuis des années », explique le couple d'une cinquantaine d'années. « C'est le drapeau de la Flandre », rétorquent-ils quand on leur demande s'ils connaissent le fanion. Leur excitation baisse un petit peu lorsqu'ils prennent connaissance de sa signification. « On ne savait pas. » Ben non...

C'est encore plus facile de s'en rendre compte quand, sur le coup de 10 heures, des jeunes hommes débarquent en groupe d'un coin de la [Kwaremontplein](#), par derrière l'église Sint [Amandus](#) avec des tas de drapeaux en main. Un lion noir aux griffes et à la langue noire(s) sur un fond jaune déchire le tissu. Les ballots se vident à vue d'œil. Les jeunes partisans les distribuent à tout le monde, ou presque. Après tout, c'est la fête nationale aujourd'hui. Tous ces sourires rendent mal à l'aise, mais, comme si de rien n'était, on va les suivre un peu.

Toutes sortes de gens y passent. Des vieux, des moins vieux, et même des tout jeunes. Il faut sans doute faire comme tout le monde. C'est chouette de faire comme papa maman, et tous ces gens à la télé. Le message de l'image n'est peut-être pas encore compris, à leur âge. Eux non plus, ne savent pas ce que ce drapeau jaune et noir signifie. Ou plutôt ils pensent savoir. Erich et Ilse ont reçu leur présent, de quoi leur donner la sourire. Ils viennent d'Allemagne, de Coblenche. « C'est la première fois que nous venons ici. C'était un projet depuis des années », explique le couple d'une cinquantaine d'années. « C'est le drapeau de la Flandre », rétorquent-ils quand on leur demande s'ils connaissent le fanion. Leur excitation baisse un petit peu lorsqu'ils prennent connaissance de sa signification. « On ne savait pas. » Ben non...

2 Au nom du Ronde

Antoine Alexandre



Le premier week-end d'avril, c'est la saison des grandes tentes blanches, qui poussent comme des champignons un peu partout parmi les monts flandriens. Elles viennent bousculer un paysage campagnard d'habitude juste décoré de champs, d'arbres, de vaches, d'églises et de quelques fermettes en briques rouges. Ces chapiteaux, ce sont des sociétés flamandes qui les plantent, pour ce qui est un peu leur fête d'entreprise annuelle.

Les VIP commencent à arriver et des files se forment déjà. Ils se sont, eux aussi, garés à [Kluisbergen](#) en contrebas, pour rejoindre le pied du Vieux [Quaremont](#). Des stewards avec des listes les accueillent avec le sourire et leur donnent un bracelet de couleur. Pourvu pour eux qu'ils ne leur fassent pas oublier les exploits de leurs champions cet après-midi.

A travers le plexiglas, on peut voir les tables, soigneusement installées et décorées. Les grosses entreprises flamandes ont, encore une fois, mis les petits plats dans les grands. Au pied du [Quaremont](#), ils seront plus de trois milles à remplir deux tentes blanches. Impossible de rentrer y faire un tour, même accompagné. « Je dois rester ici », cède le steward, en restant très sérieux. « Et tout à l'heure aussi, d'ailleurs je pourrai voir un peu mieux la course que ceux qui seront à l'intérieur, sourit-il, sans vouloir donner son nom. Laissons le travailler, il est payé pour ça, après tout.

Sommet du Vieux [Quaremont](#), 3 avril 2022, 10h.

Il est déjà l'heure de reprendre le chemin. Sinon le risque de ne pas bien être mis pendant la course sera trop grand. Ce serait trop bête. Direction le dessus du [Quaremont](#). Impossible de se perdre, il suffit de suivre ces supporters qui débarquent par dizaines. Sac à dos sur le dos, chaises de camping et autres sacs de courses remplis de [gils](#) bleues à la main. Les flamands donnent l'air d'avoir de l'expérience. Il faut dire qu'ici, ils viennent depuis qu'ils sont tout petits. Des vélos dépassent de temps en temps les marcheurs. Premier réflexe : se retourner et les encourager comme s'ils s'appelaient [Wout](#). C'est d'ailleurs souvent ce jaune et noir de la Jumbo [Visma](#) qui est porté, par petits et grands. « C'est l'échauffement pour cet après-midi », crânent certains.

Une fois arrivé au-dessus, les murs en briques rouges de la brasserie au même nom que le mont se dressent. Les gens eux, se pressent, et oppressent. Certains filent au bar, d'autres prennent place devant le grand écran. 2 kilomètres. C'était donc dû à ça, ce brouhaha il y a quelques minutes à peine. Le bourgmestre de la plus grande ville de Flandre a dû tirer à blanc devant sa grand place. Difficile de savoir si les cris lui étaient adressés, ou bien aux coureurs. Après tout, aux yeux des gens ici, tous sont des héros.

C'est encore plus facile de s'en rendre compte quand, sur le coup de 10 heures, des jeunes hommes débarquent en groupe d'un coin de la [Kwaremontplein](#), par derrière l'église [Sint Amandus](#) avec des tas de drapeaux en main. Un lion noir aux griffes et à la langue noire(s) sur un fond jaune déchire le tissu. Les ballots se vident à vue d'œil. Les jeunes partisans les distribuent à tout le monde, ou presque. Après tout, c'est la fête nationale aujourd'hui. Tous ces sourires rendent mal à l'aise, mais, comme si de rien n'était, on va les suivre un peu.

Toutes sortes de gens y passent. Des vieux, des moins vieux, et même des tout jeunes. Il faut sans doute faire comme tout le monde. C'est chouette de faire comme papa maman, et tous ces gens à la télé. Le message de l'image n'est peut-être pas encore compris, à leur âge. Eux non plus, ne savent pas ce que ce drapeau jaune et noir signifie. Ou plutôt ils pensent savoir. Erich et Ilse ont reçu leur présent, de quoi leur donner le sourire. Ils viennent d'Allemagne, de Coblenche. « C'est la première fois que nous venons ici. C'était un projet depuis des années », explique le couple d'une cinquantaine d'années. « C'est le drapeau de la Flandre », rétorquent-ils quand on leur demande s'ils connaissent le fanion. Leur excitation baisse un petit peu lorsqu'ils prennent connaissance de sa signification. « On ne savait pas. » Ben non...



3 | A la rescousse

Antoine Alexandre



Chez les jeunes, il est de plus en plus difficile pour les équipes wallonnes de créer des équipes compétitives. Moins de moyen, moins de sélections sur les grosses courses et moins de prestige, nos écuries font des pédales et des guidons pour assurer une formation de qualité. La solution en vogue actuellement : elles attirent des coureurs flamands ayant les qualités pour maintenir l'équipe à niveau. Un phénomène qui pose parfois question. Plongeon dans les formations wallonnes de haut niveau aux travers de 4 paires d'yeux.

Lucas

Cela fait quatre ans que Lucas Van Hout a intégré l'équipe Crabbe-Toitures CC Chevigny. Il a été contacté par Laurent Mars, le directeur sportif, pour les rejoindre au sein de l'écurie luxembourgeoise. Avant, il était coureur pour l'équipe ACROG Baalen, de l'autre côté de la frontière linguistique. Il avait déjà été contacté par Laurent et les siens lorsqu'il était débutant mais il n'avait pas fait le pas. Il l'a seulement fait une fois qu'il était en Junior 1. Il rejoignait alors un groupe d'une quinzaine de coureurs, dont cinq flamands. « J'ai assez vite accepté. D'un côté, c'était une belle opportunité sur le plan sportif, et puis c'était aussi une expérience humaine que j'avais envie de vivre », se rappelle l'espoir de 20 ans.

3 | A la rescousse

Antoine Alexandre

En plus de ce climat plus cool, la barrière de la langue peut lever une sorte de mur, que les jeunes cyclistes n'osent pas franchir. « Moi je savais parler français. Et même si c'est le cas de beaucoup de gens en Flandre, ils ont peur de faire le pas. Je peux l'entendre. Mais pour moi, et pour ceux que je connais, cela n'a jamais été un problème. On parle en français, les Wallons essaient de parler en néerlandais et on se débrouille. Il y a des efforts des deux côtés. » La langue, mais aussi la distance refroidit parfois les coureurs qui veulent s'engager de l'autre côté du pays. « Il y a des entraînements collectifs, mais c'est plutôt en hors-saison. On a alors plus le temps. On va rouler tous ensemble un peu partout. Et ce n'est pas nécessairement en Wallonie. C'est plutôt axé en fonction des courses qu'on va faire. Le reste du temps, on suit des programmes particuliers, depuis chez nous. »

Côté jalousie de la part des équipiers wallons de Lucas, il n'y a jamais eu de problèmes. « C'est vrai qu'on pourrait penser que je prends la place de quelqu'un. Mais je n'ai jamais eu cette impression. Ils sont contents pour moi quand cela se passe bien et vice-versa. »***

Alessandro

Coureur espoir wallon dans une équipe de développement wallonne, à savoir Sauce Pauwels Bilingual Wallonie-Bruxelles, Alessandro Tuscano ne voit pas de problème à ce que des flamands rejoignent la structure. Il est aussi d'avis que ces coureurs apportent un gros plus à l'écurie. « C'est juste normal à l'heure actuelle. Il n'y a pas assez de coureurs wallons pour créer une équipe compétitive. En Wallonie, on pourrait avoir

une équipe de 6 coureurs qui ne se défendrait pas trop mal. Mais c'est impossible. Il faut de la profondeur dans le noyau. Cette année, on est 14 coureurs, dont 7 wallons et 7 flamands. Moi, je vois plutôt ça du côté positif. »

Dans un souci de crédibilité, mais aussi de reconnaissance, le projet de la fédération francophone a donc dû se tourner vers des néerlandophones. « En fait, ce n'est pas qu'ils viennent prendre nos places. On a besoin d'eux. C'est comme ça qu'on peut répondre présent sur les grosses courses. Et peu importe qui fait le meilleur résultat. Le principal c'est de continuer à bien performer tous ensemble, pour mieux apprendre. »

Devenir professionnel, c'est le but de tout coureur espoir. Cela peut créer des rivalités. Mais pour Alessandro, avoir le même rêve ne doit pas être vu comme un inconvénient. « Au final, on tire tous dans le même sens. On est là avec des ambitions, qu'on veut nourrir. On en est là parce qu'on a tous nos chances. Alors autant travailler ensemble. »

Et pour bien travailler ensemble, l'ambiance, c'est important. A ce niveau, pas de problème du côté de la Sauce Pauwels Bilingual Wallonie-Bruxelles. « Ça se passe bien, ils font des efforts pour la langue et nous aussi. Ils sont vraiment bien intégrés. Enfin intégrés, la moitié sont flamands quand-même, donc tout le monde doit s'intégrer. »

“

En Flandre, si tu ne gagnes pas, tu ne comptes pas.

”

Sa première saison en orange et noir s'est directement bien déroulée. Pas besoin d'un gros effort d'acclimatation, tant l'atmosphère y était plus sereine. « J'aimais vraiment l'ambiance. Elle était plus calme, plus amicale. Ça change de la Flandre où il y a davantage de pression et de stress. Je sais qu'il y a des gens qui aiment moins ce côté, et qui sont bien en Flandre. Mais moi ça me convient. J'avais envie de grandir tranquillement, de prendre mon temps sans subir la pression. En Flandre, si tu ne gagnes pas, tu ne comptes pas. Ici, tout le monde compte, peu importe tes résultats. Je trouve cela important. »

Sur le plan matériel, l'équipe wallonne n'a rien à envier aux meilleures formations néerlandophones. Vélos, tests à l'effort, entraînements spécifiques, le cadre est presque professionnel. « Franchement, au niveau de la

qualité de l'encadrement, on n'a rien à envier aux autres, au contraire. En plus, tout cela se passe dans une ambiance plus chaleureuse et décontractée. Le staff, les mécanos, les sponsors, tout le monde se préoccupe des uns et des autres. »

Sur le plan matériel, l'équipe wallonne n'a rien à envier aux meilleures formations néerlandophones. Vélos, tests à l'effort, entraînements spécifiques, le cadre est presque professionnel. « Franchement, au niveau de la qualité de l'encadrement, on n'a rien à envier aux autres, au contraire. En plus, tout cela se passe dans une ambiance plus chaleureuse et décontractée. Le staff, les mécanos, les sponsors, tout le monde se préoccupe des uns et des autres. »

Pour le Védriinois, c'est important d'accepter les autres. Il a lui-même connu la situation inverse en intégrant une équipe flamande pendant deux ans. « J'y avais été, en étant le seul wallon. Dans ce sens-là, ça n'arrive presque jamais. On a peur d'aller en Flandre, d'être traité différemment. Mais pour moi cela s'était très bien passé », se rappelle le pensionnaire de Davo entre 2019 et 2021 avant de défendre son choix. « Il y a beaucoup plus de moyens en Flandre. Il ne nous manquait rien. L'encadrement était presque professionnel, on pouvait participer à toutes les grosses courses. On avait juste nos déplacements à nos frais. »***

Laurent

Dans le club de Crabbe Toitures CC Chevigny depuis 13 ans, Laurent Mars a pu observer l'évolution de ses couleurs au fur et à mesure des ans. « Au début, il n'y avait aucun flamand parmi nos jeunes. Il y a 9 ans, on en a attiré 3. Et puis il y en a eu 10, puis 20. Le nombre a grandi, et nous aussi. On a désormais des partenaires du nord du pays. Ils ont apprécié le côté chaleureux, simple, plus solidaire. »

Ce qui ne fait pas revoir les ambitions à la baisse. « Au contraire. On est plus souple mais on travaille tout autant. C'est juste l'approche du cyclisme qui est différente. En moins de 10 ans, le niveau de notre équipe n'a fait qu'augmenter. » Mais un niveau qui augmente, cela veut aussi dire que les places sont de plus en plus chères. « On a toujours dû refuser des gens, parce qu'il n'y a pas de place pour tout le monde. C'est vrai que c'est de plus en plus compliqué d'intégrer la structure. On a énormément de demandes, des deux côtés de la frontière linguistique. »

De quoi faire râler certains coureurs wallons, qui n'ont pas la chance d'intégrer la structure. « Chaque année il y a des coureurs, des parents qui nous en veulent. C'est à chaque

fois le même argument qui revient. On aimerait les flamands et pas les wallons. Heureusement, ce n'est pas le cas. Le niveau de toute l'équipe augmente. On a par exemple sorti des gars comme Henri Vandenaabeele et Arnaud De Lie (coureurs professionnels chez Lotto-Soudal). Après, peut-être qu'un jour on retrouvera plus de coureurs wallons. Ça dépendra tout simplement des qualités de chacun. »

Une fois les coureurs repris dans l'équipe, Laurent est aux premières loges pour observer l'ambiance qui règne entre ses poulains. Et celle-ci est au beau fixe. « Il n'y a jamais eu de problème. Il n'y a aucune jalousie entre eux, ni de distance. Ils parlent français, néerlandais ou anglais, mais se débrouillent toujours. Ils savent reconnaître les qualités des autres. »

Là-bas, les cyclistes sont soignés aux petits oignons. Le seul regret de Laurent, c'est qu'ils ne doivent ça qu'à eux-mêmes. La fédération, elle, ne les aide pas. « Végétative, c'est le mot. Elle ne fait rien du tout pour les clubs. On paie des cotisations chaque année et on n'a rien en retour. Si on veut développer le cyclisme wallon, il faut que tout le monde tire dans le même sens. Or, ce n'est pas le cas. »



3 A la rescousse

Antoine Alexandre

David

Ancien coureur, le français David Boucher s'est invité dans notre paysage cycliste depuis de longues années. Depuis, il s'investit dans son développement et surtout celui du cyclo-cross wallon, mais pas seulement. Avec l'aide de [Gérard Buelens](#), l'ancien directeur sportif de [Crehan](#), ils ont monté l'équipe bruxelloise [Wilink](#), qui accueille des talents purs, qu'ils soient wallons ou flamands. Pour lui le phénomène n'est donc pas nouveau. « Les clubs ont compris qu'il fallait partir avec une base, commencer par développer cela. Et pas uniquement compter sur des juniors ou des espoirs. Ce n'est pas comme ça que ça marche, il faut travailler avec les plus jeunes, et collaborer avec les flamands dès le début. »

Mais ce phénomène n'est pas nécessairement bien vu au nord du pays. « Quand des flamands viennent chez moi à Bruxelles, les autres pensent qu'ils quittent leurs ambitions. Alors que pas du tout, c'est juste qu'ils veulent travailler différemment. C'est avec eux qu'on va se développer. Nous, et le cyclisme wallon avec », argumente le désormais hennuyer.

David est plus sceptique sur l'acceptation des jeunes flamands par les Wallons. « Cela se passe moins bien quand il doit y avoir des sélections. Et je le comprends,

c'est normal de penser que les flamands viennent piquer ta place. Mais je pense que ça peut encore plus tirer les autres vers le haut. Ceux qui veulent se battre pour avoir leur place s'amélioreront encore plus. C'est aussi une manière de voir comment ils peuvent réagir, l'objectif n'étant pas de les décourager. »

Mais au final, les équipes 100% wallonnes doivent, elles aussi, procéder à des sélections. « Et là aussi il y a des jaloux, il faut pas croire. C'est juste qu'on réagit différemment alors, vu que ce ne sont pas des flamands qui y vont à ta place. Mais au final, c'est pareil. Le but c'est de mettre des gens qui tiennent la route. C'est pour le bien de l'équipe. »

Dernière chose qui coïncide, c'est la loi pour les championnats régionaux et provinciaux. On participe là où on appartient, c'est-à-dire en fonction de notre club. « Oui, et ça c'est vrai que c'est étonnant, mais c'est la règle, donc ils la respectent. Ils appartiennent à une équipe wallonne, donc ils doivent participer aux championnats de Wallonie. C'est mal fait mais c'est comme ça. Je comprends que ça puisse fâcher les meilleurs wallons. Est-ce que Van der [Poel](#) et [Alaphilippe](#) participent aux championnats de Belgique alors qu'ils sont dans des équipes belges ? Non. »*

4 En piste

Antoine Alexandre



Gand est en Wallonie. Ou plutôt la Wallonie est à Gand, lorsqu'il s'agit d'organiser ses championnats de cyclisme sur piste. En cause, aucun vélodrome ne dispose des qualités requises. Un drôle de déséquilibre qui pourrait venir chambouler le projet inédit d'une piste couverte à Namur. Il est annoncé aussi prudemment que fièrement par la capitale wallonne et sa région. Esquisse du futur d'une piste wallonne à l'abandon, ou presque, par ses acteurs.

L'imposante barrière verte est fermée, au 50 rue du Sart-Hulet, à Dave. Impossible de contourner la porte cadenassée. Coiffé par trois fils barbelés, un grillage de la même couleur est planté à perte de vue, jusqu'à ce qu'il se perde dans les buissons qui n'ont visiblement plus été taillés depuis des mois. « Domaine militaire », est-il toujours inscrit en lettres blanches sur une plaque bleue. Un drapeau belge trône fièrement au-dessus. Derrière, des grands bâtiments peu esthétiques et sans doute très minimalistes à l'intérieur. L'un est bâti de briques rouges, l'autre couvert de crépis blanc cassé, les deux comptent de nombreuses et géantes vitres. Personne en vue. Pas un bruit. Si ce n'est les quelques voitures qui montent et descendent la rue du Sart-Hulet, frontière effective entre Jambes et Dave.

Le calme qui règne n'est pas dû au hasard, le « domaine militaire », comme le rappelle cette plaque, n'est plus. Il a été vendu en 2021. L'acheteur ? C'est la région wallonne. Le projet ? Planet Bike. Un centre sportif dédié en grande partie au cyclisme, dont une piste couverte. Tout ça en plein cœur de la région. Cela fait rêver. « Évidemment que quand on entend ça, on a envie que ça se réalise. Avoir une piste couverte près de chez nous, c'était inimaginable », s'exclame **Baptiste Snoecks**, junior chez Sprint 2000 à Charleroi et spécialiste de la piste, qui jusqu'ici, devait se déplacer à Gand. A l'heure actuelle, il n'y a plus que deux pistes exploitables en Wallonie, et elles sont extérieures.

Comme celle-ci, à Rochefort, où plusieurs compétitions ont lieu par an pour les plus jeunes. En ce 18 mai, c'est le meeting de Rochefort. Ou plutôt un des, puisqu'il y a 3 manches sur l'été. Difficile de ne pas avoir de torticolis, en regardant ces jeunes tourner en boucle sur cette piste inclinée de 400 mètres de long. Scratch, course aux points, élimination, toutes les sortes de compétitions les plus connues y passent. Et les jeunes, par catégorie, ne pensent qu'à une chose, tourner le plus longtemps possible entre les traits rouge et bleu.

Au milieu de l'anneau, les parents, les coaches et les juges sont éparpillés le long du circuit, alors que les coureurs qui ne courent pas ou plus, s'échauffent ou décroissent sur leur rouleau. « C'est important de toujours rester en mouvement », explique **Jean-Marie Maeck**, président et entraîneur du SCV Marchvelette, « ça permet aux muscles de rester chauds. Sur des épreuves sur piste, les efforts sont assez courts et violents. Si les muscles ne sont pas chauds, ça ne peut pas aller. »

Et plus on avance dans la journée, plus les gens se regroupent sur le tarmac au milieu de la piste. Une odeur de pain saucisse les attire sans doute. Ou alors, c'est le bar. L'ambiance reste en tout cas décontractée. Les jeunes sont là pour apprendre. « C'est important pour développer pas mal de qualités qui sont nécessaires pour le cyclisme sur route », poursuit **Julien Saremans**, lui-même vainqueur au classement général dans sa catégorie. « Cela travaille la puissance, le sprint et l'adresse sur un vélo. » **David Boucher**, entraîneur et directeur d'une équipe de jeunes en région bruxelloise complète : « Je pense que ça se joue d'abord surtout au niveau du pilotage. Il faut savoir se faufiler, comme dans un peloton sur route. Ça apporte des réflexes, car tout va très vite. Et puis, ça travaille la vélocité ou l'effort en solitaire, ça dépend un peu des profils. »



4 En piste

Antoine Alexandre



Gand est en Wallonie. Ou plutôt la Wallonie est à Gand, lorsqu'il s'agit d'organiser ses championnats de cyclisme sur piste. En cause, aucun vélodrome ne dispose des qualités requises. Un drôle de déséquilibre qui pourrait venir chambouler le projet inédit d'une piste couverte à Namur. Il est annoncé aussi prudemment que fièrement par la capitale wallonne et sa région. Esquisse du futur d'une piste wallonne à l'abandon, ou presque, par ses acteurs.

L'imposante barrière verte est fermée, au 50 rue du Sart-Hulet, à Dave. Impossible de contourner la porte cadenassée. Coiffé par trois fils barbelés, un grillage de la même couleur est planté à perte de vue, jusqu'à ce qu'il se perde dans les buissons qui n'ont visiblement plus été taillés depuis des mois. « Domaine militaire », est-il toujours inscrit en lettres blanches sur une plaque bleue. Un drapeau belge trône fièrement au-dessus. Derrière, des grands bâtiments peu esthétiques et sans doute très minimalistes à l'intérieur. L'un est bâti de briques rouges, l'autre couvert de crépis blanc cassé, les deux comptent de nombreuses et géantes vitres. Personne en vue. Pas un bruit. Si ce n'est les quelques voitures qui montent et descendent la rue du Sart-Hulet, frontière effective entre Jambes et Dave.

Le calme qui règne n'est pas dû au hasard, le « domaine militaire », comme le rappelle cette plaque, n'est plus. Il a été vendu en 2021. L'acheteur ? C'est la région wallonne. Le projet ? Planet Bike. Un centre sportif dédié en grande partie au cyclisme, dont une piste couverte. Tout ça en plein cœur de la région. Cela fait rêver. « Évidemment que quand on entend ça, on a envie que ça se réalise. Avoir une piste couverte près de chez nous, c'était inimaginable », s'exclame **Baptiste Snoecks**, junior chez Sprint 2000 à Charleroi et spécialiste de la piste, qui jusqu'ici, devait se déplacer à Gand. A l'heure actuelle, il n'y a plus que deux pistes exploitables en Wallonie, et elles sont extérieures.

Comme celle-ci, à Rochefort, où plusieurs compétitions ont lieu par an pour les plus jeunes. En ce 18 mai, c'est le meeting de Rochefort. Ou plutôt un des, puisqu'il y a 3 manches sur l'été. Difficile de ne pas avoir de torticolis, en regardant ces jeunes tourner en boucle sur cette piste inclinée de 400 mètres de long. Scratch, course aux points, élimination, toutes les sortes de compétitions les plus connues y passent. Et les jeunes, par catégorie, ne pensent qu'à une chose, tourner le plus longtemps possible entre les traits rouge et bleu.

Au milieu de l'anneau, les parents, les coaches et les juges sont éparpillés le long du circuit, alors que les coureurs qui ne courent pas ou plus, s'échauffent ou décroissent sur leur rouleau. « C'est important de toujours rester en mouvement », explique **Jean-Marie Maeck**, président et entraîneur du SCV Marchvelette, « ça permet aux muscles de rester chauds. Sur des épreuves sur piste, les efforts sont assez courts et violents. Si les muscles ne sont pas chauds, ça ne peut pas aller. »

Et plus on avance dans la journée, plus les gens se regroupent sur le tarmac au milieu de la piste. Une odeur de pain saucisse les attire sans doute. Ou alors, c'est le bar. L'ambiance reste en tout cas décontractée. Les jeunes sont là pour apprendre. « C'est important pour développer pas mal de qualités qui sont nécessaires pour le cyclisme sur route », poursuit **Julien Saremans**, lui-même vainqueur au classement général dans sa catégorie. « Cela travaille la puissance, le sprint et l'adresse sur un vélo. » **David Boucher**, entraîneur et directeur d'une équipe de jeunes en région bruxelloise complète : « Je pense que ça se joue d'abord surtout au niveau du pilotage. Il faut savoir se faufiler, comme dans un peloton sur route. Ça apporte des réflexes, car tout va très vite. Et puis, ça travaille la vélocité ou l'effort en solitaire, ça dépend un peu des profils. »



4 En piste

Antoine Alexandre

Chez les jeunes par contre, le futur outil est attendu impatientement. « Ce serait super d'avoir ça ici. Beaucoup de jeunes pourraient s'y intéresser. Beaucoup ne connaissent pas encore la piste et ça serait là une super occasion », explique Baptiste Snoecks. Julien Saremans est du même avis. « Pour l'instant on est un peu bloqué. A part Rochefort, il n'y a pas grand-chose. Et aller à Gand, c'est compliqué. Alors avec une piste à Namur, tout le monde irait là-bas. »

Mais attirer les jeunes, ce n'est pas si simple. « Je pense que pour la piste aussi, il faudra qu'un jour la ligue pousse pour y participer. Peut-être même qu'elle oblige. Ça montrerait le sport à tous les jeunes qui font de la route. Et puis il faudrait qu'il y ait plus de publicité, et pas seulement de la part de la fédération. Thibaut

Bernard, personne ne le connaît alors qu'il est vice-champion d'Europe espoirs. Pourquoi n'en parle-t-on pas ? » Avoir des exemples, c'est ce qui, pour Samuël Grulois serait le plus important. « Il faut que les jeunes aient des étoiles dans les yeux, qu'ils se prennent pour un champion en montant sur le parquet. Et pour l'instant, je ne vois personne. » Cet exemple, il viendra peut-être dans le futur, justement avec Thibaut Bernard. A 19 ans, le Hannutois a encore impressionné aux championnats d'Europe à Munich. Il termine 10^e de la poursuite, chez les adultes cette fois. Cela commence par là. »



5 Un lion sur les épaules

Antoine Alexandre



Être un coureur cycliste, c'est provoquer des attentes. C'est entrer dans les rêves des fans, mais aussi des journalistes. Pression, amitiés, querelles, leurs relations sont parfois plus animées qu'un profil d'étape au Pays-basque. Des deux côtés, il faut savoir jouer des coudes. Trois concernés nous dévoilent les codes d'un monde qui ne cesse de changer.

« Remco, pardonne-nous, car nous ne savions plus ce que nous faisons. » C'est le titre d'un article de [Samuel Grulois](#) paru sur le site web de la RTBF, en mai 2021. [Samuel Grulois](#), c'est un journaliste, passionné de cyclisme, à la RTBF depuis bientôt 30 ans. C'est lui qui commente la plupart des courses sur les ondes radios. [Remco](#), c'est [Remco Evenepoel](#), un bambin de désormais 22 ans, à l'histoire complètement folle. Fils de Patrick, ancien coureur professionnel, le brabançon évoluait en catégories d'âges au KV Mechelen après être passé par Anderlecht et le PSV. Un beau jour, [Remco](#) a troqué le cuir contre le carbone.

5 Un lion sur les épaules

Antoine Alexandre

C'est vrai qu'au nord du pays, l'exaltation autour du jeune prodige allait trop loin. Le quotidien [Het Nieuwsblad](#) avait même imprimé ses pages en rose, comme la tunique du leader au tour d'Italie. « Il y a un peu plus d'agressivité, de volonté de buzz, d'immixtion dans la vie privée chez les flamands. Mais parfois, c'est un jeu dans lequel tout le monde joue. On peut aussi profiter de sa célébrité et les coureurs le savent très bien », analyse [Samuel Grulois](#).

Journaliste flamand pour le [Sport-Voetbalmagazine](#), [Jonas Creteur](#) est conscient que pour [Remco](#), il y a eu plus de pression côté flamand. « Ça a surtout été le cas pour [Remco](#), parce qu'on attendait énormément de lui. Après, quand on a découvert certains de ses comportements, on a été moins tolérant qu'en Wallonie. Pour les autres, l'écart n'est pas si grand. En Wallonie aussi, on aime mettre en lumière quelqu'un dès qu'il fait des résultats. Mais on est plus cool après par la suite, c'est vrai. »

[Laurens Huys](#) est coureur professionnel chez Intermarché [Wanty](#), son sentiment est le même. « Pour des coureurs comme moi, c'est difficile à ressentir tellement on est moins sous les projecteurs. Mais pour des coureurs comme [Evenepoel](#) et van [Aert](#), ça n'arrête pas. Même pour prendre l'avion en les suit pour les filmer. Ça doit être très dur à gérer. En Flandres si tu performs, tu es directement partout dans les médias. Mais ça c'est aussi en Wallonie. La différence, c'est peut-être que les flamands critiquent plus vite, ou ont moins peur. »

La critique, [Remco](#), en a aussi fait les frais depuis sa chute, et ses quelques contre-performances que la presse a visiblement du mal à accepter. « On est encore plus exigeant avec lui », commence [Jonas](#). « Dès qu'il y a un incident, quelque chose qui ne plaisait pas chez lui, on va en parler et ça va prendre des proportions énormes, surtout avec les réseaux sociaux. Le ton en français est peut-être un peu plus cool. » Et parfois, cela peut ne pas passer près d'un coureur. [Jonas Creteur](#) en a fait l'expérience avec [Yves Lampaert](#). « Lors du Tour de Belgique cette année, je n'avais vraiment pas aimé son comportement lors de la dernière étape, quand il avait joué des coudes et enfermé [Tim Wellens](#). J'avais alors écrit un article sur notre site en disant que ce n'était pas normal. Certains disaient « c'est la course », mais non, ce n'est absolument pas la course, et je l'ai fait savoir. » [Jonas](#), qui nouait pourtant une chouette relation avec l'ancien champion de Belgique n'a, depuis, plus eu de nouvelles de sa part. « C'est dommage, car nous nous entendions plutôt bien. Il vient de mon coin, je le suivais déjà quand il était plus jeune. Mais un journaliste doit savoir rester objectif, avec qui que ce soit. »

Et puis ce fut le cas de [Patrick Lefevers](#), le manager de la [Quick-Step](#) n'avait pas aimé que [Jonas Creteur](#) réponde à une de ses accusations sur [Wout van Aert](#), via les réseaux sociaux. « Il m'avait identifié dans une publication instagram, en disant que je me prenais pour un journaliste mais que je ne savais pas faire mon métier. »



La phrase qu'il avait prononcée à son papa est devenue culte en Flandre. « Pa, ik wil wielrenner worden. » En un an et demi, l'athlète a tout rafé chez les juniors, avant d'intégrer l'équipe [Deceuninck Quick-Step](#) de [Patrick Lefevers](#), en sautant même la catégorie espoirs. Ses deux premières saisons chez les pros sont plus que prometteuses. Il évolue, apprend, et gagne plus vite que quiconque. Il est très vite, trop vite catapulté au siège de « nouveau Merckx ». Le 15 août 2020, les rêves de [Remco](#) semblent s'être envolés. Le cycliste a valsé par-dessus le parapet d'un pont dans une descente lors du Tour de Lombardie. Il disparaît pendant de trop longues minutes. Miraculeusement survivant, il souffre d'une fracture du bassin et de contusions à un poumon. La revalidation s'annonce longue. Et pourtant, les médias n'en démontent pas. Aligné sur le Giro en 2021, même pas 9 mois plus tard, sans avoir participé à la moindre course depuis sa chute, c'est sûr, il va gagner le tour

d'Italie. « Il Giro di [Remco](#) », titre [Het Laatste Nieuws](#).

« On avait tout envie d'y croire », commence [Samuel Grulois](#). « L'histoire était belle, trop belle. Mais on s'est fait avoir. Peut-être parce qu'on attend depuis tellement longtemps qu'un coureur belge gagne un grand tour. » Je m'en voulais d'avoir été pris par cet élan. Moi aussi j'ai cru qu'il pourrait gagner le Giro, comme tous les médias ici en Belgique. » D'où les excuses du journaliste. « Alors, [Remco](#), pardonne-nous ! Nous ne savions plus ce que nous faisons. Mea culpa. » [Samuel Grulois](#) trouve qu'il est important de reconnaître ses erreurs. « Ça fait partie du jeu. Tout le monde en fait, lui aussi d'ailleurs. Mais nous sommes sortis de notre rôle. On lui a mis trop de pression, surtout en Flandre. »

Il avait insinué que van [Aert](#) simulait une blessure au genou pour ne pas participer aux championnats de Belgique et j'avais [tweeté](#) en disant qu'une telle personnalité du cyclisme belge ne devait pas se rabaisser au niveau des rumeurs. Au final, je lui ai envoyé un mail deux mois plus tard, quand ça s'était calmé un peu. J'avais expliqué que je pensais toujours ce que j'avais dit et que je n'avais pas compris sa réaction. J'ai lié un article que j'avais écrit sur lui quelques années plus tôt. Il m'avait répondu en me disant qu'il s'excusait. »

Tout ça s'était passé via les réseaux sociaux, et c'est quelque chose qui modifie évidemment les relations entre les journalistes et les coureurs. « Tout a énormément changé en quelques années. Il y a désormais énormément de choses qui se passent sur les réseaux. On voit tout, les coureurs aussi. On sait plus de choses. Mais parallèlement, ils sont désormais tous obligés de passer par les attachés de presse, ce qui rend les relations plus distantes. Les réseaux, ça amplifie tout ce qui est dit. »

Sur les réseaux, [Remco](#), c'est près de 800 000 abonnés sur Twitter, Instagram et Facebook. Et là, les gens ne sont pas toujours là pour le féliciter. « Gérer sa présence, ne pas faire attention à tout ce qui se dit, même si c'est difficile de ne pas regarder », explique [Laurens Huys](#). Après sa victoire à Liège-Bastogne-Liège, [Remco](#) se confiait sur ce qu'il avait vu y lire. « Depuis la chute en Lombardie, jusqu'au début de cette saison, c'était particulièrement difficile. Ça venait de tous les côtés, ça partait dans tous les sens. Il y avait des conseils et des commentaires de partout. Et, inconsciemment, tu prends cela en compte et tu changes comme personne. »

Cette impatience et ce manque de délicatesse en Flandres, on le doit peut-être à la notoriété du sport dans le pays. « Il y a tellement d'amateurs de cyclisme en Flandre que tout prend des plus grandes proportions. On en parle tout le temps. Pour le journalisme écrit, on n'a qu'à ouvrir un journal en Flandre ou en Wallonie. Il y a toujours plus de pages ici », analyse [Jonas Creteur](#). A son compère wallon de poursuivre. « Ici, le foot prend énormément de place. On a moins à proposer sur le cyclisme, même si pour l'instant c'est en train d'augmenter, surtout grâce à nos stars actuelles et à l'engouement qu'elles provoquent. Mais même les coureurs savent qu'il y a plus d'attention en Flandres. Ils vont plus facilement vers les journalistes

de [Spoorza](#) que nous par exemple. Je me souviens d'une arrivée d'un Tour des Flandres où [Fabian Cancellara](#) avait gagné. On ne l'avait toujours pas eu à l'interview alors que la VRT bien. Après le podium, il nous est passé sous le nez pour aller en plateau avec eux. Il savait très bien ce qu'il faisait. Il aurait plus de visibilité en allant là-bas.

Par rapport à cela, [Johan Museeuw](#) avait confié à [Samuel Grulois](#) qu'il était parfois plus facile d'être un coureur wallon qu'un coureur flamand. Surtout quand on est jeune et qu'on fait de bons résultats. « Il m'avait dit ça à propos d'[Arnaud De Lie](#), en disant qu'il avait même de la chance d'être wallon. » Et Museeuw en sait quelque chose. [Arnaud De Lie](#) lui, connaît une histoire qui a des points communs avec celle de [Remco](#). Son succès n'a pas attendu longtemps une fois arrivé chez les pros. Catapulté comme étant la nouvelle figure de proue du sprint wallon, voire belge, les sollicitations ont plu. « Et puis là aussi l'histoire est attrayante. Un gamin qui travaille toujours à la ferme de ses parents, ça plaît aussi côté flamand », complète [Samuel Grulois](#).

En Belgique, plus que dans n'importe quel pays, la langue joue un rôle capital. Et sa connaissance peut caresser un journaliste ou un coureur. Ça va dans les deux sens. « [Arnaud De Lie](#) respecte toujours de parler en néerlandais quand on vient le voir. C'est respectable et très sympa. Son néerlandais n'est pas encore parfait, mais il fait l'effort, et ça plaît », explique le journaliste flamand. Le sentiment est pareil pour un cycliste. « Les journalistes wallons viennent la plupart du temps en néerlandais. Pour certains, ça ne dure pas longtemps. Mais je trouve que rien que le fait qu'ils essaient, c'est chouette », poursuit [Lauren Huys](#). [Samuel Grulois](#) témoigne à son tour : « La langue, ça rapproche. Et c'est naturel. Évidemment que deux personnes qui parlent la même langue ont plus de chances de créer des liens que dans le cas inverse. Mais certains arrivent à se faire aimer des deux côtés, voire plus de l'autre que du sien. Regardez [Tim Wellens](#), il est tellement sympathique, parle tellement bien français que tous les journalistes wallons l'adorent. Je suis sûr qu'il vous dira qu'il s'entend mieux avec nous. »

Résumé : 5 articles de presse magazine sur les différences culturelles dans le monde du cyclisme entre la Flandre et la Wallonie.

Mots clés : Cyclisme, Belgique, Flandre, Wallonie.